Le coup de foudre
Analyse conceptuelle

« Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;
Je sentis tout mon corps et transir et brûler. »

Racine, ***Phèdre***, I, 3

L'expression « coup de foudre » est forgée au XVIIè siècle pour désigner d'abord un phénomène déconcertant, un phénomène inattendu qui engendre la stupeur. Depuis le début du XIXè siècle, l'usage s'est restreint pour se concentrer sur l'amour : avoir un coup de foudre, c'est ressentir un amour soudain et violent, comme une commotion, un « coup au cœur » porté avec l'intensité et la rapidité de l'éclair. Mais de son sens premier, l'expression a conservé l'importance de la stupéfaction. Le coup de foudre désigne un amour stupéfiant. Le corps est engourdi, paralysé. Ainsi le narrateur ***d'A la recherche du temps perdu*** s'exclame-t-il, lorsqu'il voit Gilberte pour la première fois : « Tout à coup, je m'arrêtai, je ne pus plus bouger. »[1] Et l'esprit est stupide, au sens premier : abasourdi, interdit, ahuri par une impression d'une extrême vivacité. Je suis étonné, c'est-à-dire, étymologiquement, foudroyé : en effet, « étonner » est issu du latin *extonare*, altération de *attonare*, qui signifie « frapper de la foudre ». Être « *é-tonné* », c'est d'abord être étourdi, par une violente commotion. C'est bien l'effet produit par le coup de foudre : cet amour qui me tombe dessus au premier regard me stupéfait. Je ne m'y attendais pas, je suis surpris : choc imprévu, il me prend au dépourvu.

Être ainsi pris au dépourvu c'est, au sens premier du terme, être admiratif. Dérivé du latin *admirari*, construit à partir de *mirus* (« surprise, étonnement »), le verbe « admirer » signifie d'abord « considérer avec surprise ». « Lorsque la première rencontre de quelque objet nous surprend, et que nous le jugeons être nouveau, ou fort différent de ce que nous connaissions auparavant ou bien de ce que nous supposions qu'il devait être, cela fait que nous l'admirons et en sommes étonnés. (…) L'admiration est une subite surprise de l'âme, qui fait qu'elle se porte à considérer avec attention les objets qui lui semblent rares et

[1] Proust, *Du côté de chez Swann*, Pléiade, Gallimard, p. 140.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 7 pages.

Le coup de foudre

extraordinaires »[2], lit-on sous la plume de Descartes. La vivacité des impressions que les objets produisent sur moi, et partant leur capacité à me surprendre, est proportionnelle à leur nouveauté. Celle-ci « fait forte impression », là où ce qui est banal, habituel, prévisible ne retient pas l'attention.

Ressentir un coup de foudre, c'est d'abord être sous le choc d'une radicale nouveauté, d'une véritable rencontre : la personne qui se trouve devant moi m'impressionne parce qu'elle me paraît hors du commun. Tout en elle me semble inédit, inclassable : elle ne ressemble à personne. Je suis frappé par sa singularité. Est singulier étymologiquement « ce qui se rapporte à un seul », ce qui est unique (le latin *singularis* signifie « unique, isolé, solitaire »). Et c'est pourquoi cette rencontre me paralyse corps et âme, envahit et fixe mon attention aussi intensément. « Un objet que nous avons déjà vu en même temps que d'autres, ou bien que nous imaginons n'avoir rien qui ne soit commun à plusieurs, nous ne le contemplerons pas aussi longtemps que celui que nous imaginons avoir quelque chose de singulier.(…) Cette affection de l'esprit, ou imagination de chose singulière, en tant qu'elle se trouve toute seule dans l'Esprit, s'appelle Admiration »[3], écrit Spinoza.. Si notre attention est ainsi frappée d'arrêt devant ce qui est singulier c'est parce que, par définition, il ne nous fait penser à rien d'autre qu'à lui. « L'admiration est l'imagination d'une chose en quoi l'esprit reste fixé, à cause que cette imagination singulière n'est pas du tout enchaînée aux autres. »[4] L'expérience de la nouveauté est communément réservée à l'enfance, période des « premières fois », pendant laquelle les mécanismes qui me font associer les choses les unes aux autres ne sont pas encore formés. Dès lors que je vieillis et que ces mécanismes associatifs se consolident, la plupart des objets que je croise me font penser à d'autres, parce que ma mémoire me rappelle que j'en ai déjà lié les représentations. Ainsi, les particularités propres à chaque objet ont tendance à s'estomper, je pense plus facilement à ce qu'ils ont en commun, et ma pensée passe de l'un à l'autre sans qu'aucun ne l'arrête particulièrement. Lorsqu'un objet au contraire me force, par son originalité, à le considérer isolément, les processus associatifs qui règlent ordinairement le fonctionnement de mon esprit sont suspendus. L'admiration est une distraction, c'est-à-dire, étymologiquement, une séparation, un détachement : l'objet admiré retient seul l'attention, qui se laisse entièrement absorbée par lui.

[2] *Passions de l'âme*, articles 53 et 70.
[3] *Ethique*, livre III, proposition 52 et scolie, traduction de Bernard Pautrat, Points Essais, Seuil.
[4] *ibid*, définition 4.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Ainsi l'admiration surgit lorsqu'un objet se détache des autres, sort du lot et, par sa singularité, me touche, me force à m'arrêter sur lui. Pour cette raison, Descartes la présente comme « la première de toutes les passions », et précise qu' « elle n'a point de contraire, à cause que, si l'objet qui se présente n'a rien en soi qui nous surprenne, nous n'en sommes aucunement émus et nous le considérons sans passion. »[5]. Il faut ici entendre « passion » en son sens le plus large, recueilli dans l'étymologie : via le supin du verbe latin *pati*, *passio* est l'une des traductions possibles du grec *pathos*, construit sur le verbe *paskhein*, qui signifie d'abord «recevoir une impression ou une sensation ». Le *pathos*, c'est en premier lieu « ce qui arrive », « ce qui est subi » par l'âme. C'est d'ailleurs la définition qu'en donne Descartes, dans l'article 1 des ***Passions de l'âme***[6]. La passion, c'est la vie affective de l'âme, produite par des actions qui la meuvent, et partant l'émeuvent. Pas d'émotion sans surprise, sans admiration. Être ému, qu'il s'agisse de colère, de peur, d'amour, c'est toujours être saisi par quelque chose d'inattendu, qui nous surprend par sa radicale nouveauté. C'est un « choc du connaître dans un tressaillement du corps », écrit Ricoeur dans ***Le volontaire et l'involontaire***[7]. Le choc émotif n'est pas seulement une commotion physique -qui provoque une accélération du rythme cardiaque, une crispation du visage, le tremblement des jambes…- c'est en même temps un arrêt du cours des pensées. « Le fait primitif de l'étonnement, c'est que par le corps l'attention est ravie et un objet s'impose à la pensée. »[8] Je ne m'attendais tellement pas à ce qui m'arrive que je suis « sous le choc ». Le coup de foudre est un accès d'amour, comme on parle d'un accès de colère : je suis, comme à chaque fois que je suis la proie d'une émotion, saisi par l'irruption soudaine de l'imprévisible, corps et âme frappés d'arrêt.

Or apparenter ainsi le coup de foudre à un choc émotif, c'est en même temps le distinguer d'un certain sens du mot passion. Être passionné, c'est être affecté d'une certaine souffrance, c'est être durablement agité par ses propres désirs, se trouver pieds et poings liés à un désir qu'on ne peut pas s'empêcher de chercher à satisfaire, alors même que cette satisfaction est douloureuse. Kant définit la passion comme « une inclination qui exclut l'empire sur soi-même »[9].

[5] Passions de l'âme, art 53.
[6] « je considère que tout ce qui arrive de nouveau, est généralement appelé par les philosophes une passion au regard du sujet auquel il arrive, et une action au regard de celui qui fait qu'il arrive. En sorte que, bien que l'agent et le patient soient souvent fort différents, l'action et la passion ne laissent pas d'être toujours une même chose, qui a ces deux noms, à raison des deux divers sujets auxquels on la peut rapporter ».
[7] Philosophie de la volonté, tome 1, 2ème partie, chapitre 2, p. 238, collection philosophie, Aubier, 1ère édition 1950.
[8] ibid, p. 239.
[9] La religion dans les limites de la simple raison, 2è édition (1794), I, §2, note 1, trad. par J. Gibelin, Paris, Vrin, p. 73.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 7 pages.

Le coup de foudre

Contrairement à l'émotion, la passion apparaît non pas comme un *choc* mais comme un *état*, une *disposition*. C'est une captivité, là où l'émotion est un assaut. Être passionné, c'est avoir pris un pli ; être ému, c'est prendre un coup. La passion est un conflit, l'émotion une crise. Kant les oppose ainsi dans ***l'Anthropologie d'un point de vue pragamatique*** : « Dans l'émotion, l'esprit surpris par l'impression perd l'empire de soi-même. Elle se déroule dans la précipitation. (…) La passion au contraire (en tant que disposition de l'esprit relevant de la faculté de désirer) se donne le temps et, aussi puissante qu'elle soit, elle réfléchit pour atteindre son but. L'émotion agit comme une eau qui rompt la digue, la passion comme un courant qui creuse toujours plus profondément son lit. L'émotion agit sur la santé comme une attaque d'apoplexie, la passion comme une phtisie ou une consomption. L'émotion est comme une ivresse qu'on dissipe en dormant, au prix d'une migraine le lendemain, la passion comme un poison avalé ou une infirmité contractée. »[10] Là où la passion est habitude, disposition contractée, l'émotion est événement, irruption subite de la nouveauté.

C'est bien cette irruption qui caractérise le coup de foudre et le rend stupéfiant. Mais on ne saurait le réduire pour autant à l'admiration. On ne peut en effet caractériser pleinement un choc émotif que si on met en évidence l'affect auquel l'admiration s'associe. En elle-même, l'admiration n'est que la surprise du choc, la distraction de l'esprit provoquée par la rencontre du singulier. Spinoza donne ainsi des exemples de combinaisons entre l'admiration et d'autres affects. Si l'objet qui me rend admiratif m'inspire de la peur, je suis épouvanté ; si j'admire une personne pour des qualités que j'estime largement supérieures aux miennes, on dira que je la vénère ; si au contraire j'admire quelqu'un pour des caractéristiques qui me semblent extrêmement viles, j'éprouve un sentiment d'horreur.[11] Et il nomme « dévotion » « l'amour pour celui que nous admirons »[12]. C'est précisément ce qu'on appelle le coup de foudre : au premier regard, cette personne qui me frappe par sa singularité m'inspire de l'amour.

> Et c'est ce qui rend le coup de foudre bien mystérieux : comment peut-on aimer ce qui nous apparaît ainsi par surprise et dont, par définition, on ne sait rien ? Si tout ce qu'on sait de ce qui est singulier, c'est qu'on n'en sait rien, comment peut-on en même temps l'aimer ?

[10] 2nde édition (1800), Première partie, livre III, §74, traduit par Michel Foucault, Vrin.
[11] *Ethique*, livre III, proposition 52, scolie.
[12] *ibid*, définition 10.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.